

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André RAPPAZ

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 205-208

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE DU COLLEGE

Je serais plutôt disposé à vous parler cette fois de la solidité relative des arguments cicéroniens dans le « Pro Milone » ; des Whigs et des Tories, qui, jadis, se disputèrent au sujet du bill d'exclusion du duc d'York ; des anthérozoïdes ciliés du Ginkgo-biloba, qui — pour le mode de reproduction — font transition entre les cryptogames et les phanérogames ; et de toutes sortes de belles choses que des esprits subtils et généreux découvrirent pour occuper agréablement et sainement les loisirs des étudiants, à la fin d'un trimestre fulgurant. Mais voilà ! Il y a des gens qui, parce que toute une théorie de saints ont eu l'excellente idée de mourir dans le courant de ce troisième trimestre, et de nous fournir ainsi de beaux prétextes à congé, il y a des gens qui sont assez naïfs pour croire que les étudiants ne savent comment passer leur temps. Ah ! je voudrais bien les voir préparer de front un examen de botanique, de mathématiques, de langues germanique et hellénique, d'apologétique, et, par dessus le marché... une chronique, pour ne citer que les rimes en « ique » ! Eh oui, comme dirait un de nos respectables chanoines, nos classes deviennent de véritables camps de concentration-intellectuelle. Sachez entre autres que notre professeur de grec fait du 120 à l'heure, puisqu'il réussit à traduire vingt vers d'« Oedipe-Roi » en dix minutes... Les congés, qui, — pour employer une image nouvelle, — émaillent ce dernier trimestre, sont donc indispensables pour empêcher que tous les élèves ne subissent le sort de ce pauvre Cattin qui « travailla tant de la tête que la peau du ventre en creva », c'est-à-dire qu'il en fit une appendicite.

Selon la tradition, la Fanfare du Collège inaugura joyeusement, par une sortie et un concert en ville, le brûlant mois de juin. Ils avaient l'air bien un peu las nos braves fanfarons, et ils écoutaient « d'un œil distrait » les dernières recommandations de leur bien-aimé directeur : c'est que trois jours auparavant ils avaient déjà inauguré la bannière du Tir Cantonal Valaisan, sans parler de leur promenade à Montreux, le lendemain. Ils parvinrent donc sans peine à nous prouver que si la parole est d'argent — ou de cuivre — le silence est d'or... C'est pourquoi je me tais. Et je m'en vais vous parler du temps, qui, entre parenthèses, rend de signalés services à des gens qui ne savent pas que dire. Lorsqu'il fait beau, on gémit en jurant que jamais pareille chaleur n'a sévi ; fait-il mauvais, on se met à jurer contre les nuages, contre la pluie, et même contre les professeurs. Pour le temps, nous avons été privilégiés ce trimestre : un jour de beau suivait plus ou moins

régulièrement quelques jours de mauvais, ou vice versa, et tout le monde fut content, pensez-vous ? On n'a jamais autant crié contre ce pauvre « patelin » qui n'en peut davantage. Et pourtant nos Maturistes, après avoir longuement transpiré sur « la route des Indes », après avoir séché devant un verre à pied, nos Maturistes sont tout heureux de renouveler leurs forces sur les bords du Rhône, où, comme dirait M. l'abbé Calvet, se réalise la synthèse harmonieuse de toutes les beautés de la création... Ils se baladent tous les soirs, avec un livre de littérature allemande, et, à l'instar de Démosthène, ils apprennent à mâcher des petits cailloux devant les flots déchaînés du Rhône, tandis que les Petits et les Grands épuisent l'imagination de leurs surveillants à varier chaque soir le but de leur promenade.

Le 1^{er} juin, la « Vallensis » tint ses assises à Martigny, et après avoir écouté une fort belle conférence de M. le chanoine Viatte, égaya Martigny de ses casquettes rouges et de ses « Dafür ». Les Humanistes au ruban tricolore y admirèrent l'éloquence de leur professeur dont ils fêtèrent gaîment le patron cinq jours plus tard. Sous la direction de Cleusix, on exécuta la « Veuve Joyeuse » — sans effusion de sang — et Pittet, le major de table, prononça le discours d'ouverture. Parmi toute la variété des productions, je m'en voudrais de ne pas mentionner un excellent solo du professeur...

Malgré tous les fâcheux pronostics de M. Peiry, qui, assurément pour nous faire chanter (sans jeu de mots), prétendait que nous étions totalement incapables de donner un concert, le Chœur-Mixte s'en alla un beau dimanche régaler Bagnes d'une audition dont la « Missa brevis » de Palestrina et des motets de Palestrina, d'Asola et de Benevoli constituaient le programme. Le propre de la messe de Pentecôte fut exécuté en plain-chant.

MM. les Chanoines Broquet, Peiry et Revaz dirigèrent tour à tour les productions du Chœur des Chanoines et du Chœur-Mixte, qui ne porta jamais si bien son nom. Je ne veux pas vous vanter le succès et la réussite de ce concert, car vous l'aurez déjà lu dans les journaux lorsque les « Echos » paraîtront, et puis, je craindrais de manquer d'impartialité, en tant que membre de cette vénérable association On raconte sous cape l'odyssée d'un professeur qui ce jour-là poussa l'amour de ses élèves jusqu'à corriger leurs travaux dans le train, et qui se réveilla soudain à Charrat ! Il en fut, dit-on, pour ses frais !

Si vous aviez eu l'insigne privilège d'assister, ou mieux encore, de prendre part à la scène qui se déroula un certain matin avant quatre heures à la gare, vous auriez certainement pensé qu'on tournait un film dans le genre de « Charlot

monte dans le train ». Une foule de jeunes gens, tous de bleu habillés, se précipitaient à l'assaut des wagons en hurlant, trépignant, riant, s'écrasant, sous les regards paternels et bienveillants des autorités compétentes. Après avoir enfin disparu à l'intérieur d'un wagon, on les voyait parfois ressortir à l'autre extrémité, poussés par une nouvelle vague, et rejoindre le quai. Et le cercle vicieux recommençait. En fait de mise en scène, c'était soigné, il faut l'avouer : c'étaient les étudiants du collège de Saint-Maurice qui partaient pour l'Exposition nationale de Zurich. Au milieu de la cohue, bousculé et réduit à ma plus simple expression, je songeais mélancoliquement à la trompeuse affiche de la Grande Promenade, où l'on voyait une file de wagons bien sages et bien organisés, du premier au dernier... lorsque mon voisin, me prenant obligeamment pour une marche d'escalier, me ramena tendrement à la réalité. Comment, après de longues et tragico-comiques péripéties, tout le monde se trouva en voiture, par quel phénomène qui tient de la quadrature du cercle, je renonce à vous l'expliquer. Je préférerais vous raconter toutes les merveilles que nous avons admirées à l'Exposition, en partant du plus petit moteur du monde jusqu'aux pigeons-voyageurs empaillés, en passant par la fabrication des casseroles en aluminium. Mais le temps me manque, et la place. On dit que M. le Recteur chercha désespérément toute la journée dans tous les pavillons un engin qui engloutirait et absorberait les hurlements des klaxons, les coups de marteau des artisans dans le voisinage du collège et le bruit métallique des trains... Ce fut en vain. On dit aussi que M. le Directeur s'écria à la vue du dernier wagon et de ses occupants : « In cauda venenum ! » Mais ce fut une belle journée pour laquelle nous devons à nos organisateurs une reconnaissance très grande et très patriotique.

A peine avons-nous le temps de nous remettre de nos émotions que S. E. Mgr Burquier nous accorda, à l'occasion de sa fête et en réponse au charmant compliment de Bettin, une demi-journée de congé. Dans les excellentes paroles qu'il nous adressa en cette circonstance, Monseigneur nous donna d'utiles conseils et nous engagea à suivre courageusement les traces de cette belle jeunesse moderne dont la devise se résume en ces mots : Fiers, purs, joyeux et conquérants. La fanfare et le chœur-mixte nous régalerent après le dîner d'un concert très applaudi.

Quelques jours plus tard, lorsque les élèves de Physique eurent médité pendant de longues heures sur les vérités éternelles sous la direction ferme et paternelle du R. P. Paravy, tous les étudiants fêtèrent leur patron, saint Louis de Gonzague. Le matin et l'après-midi ils goûtèrent les fortes paroles

du prédicateur qui eut tôt fait de gagner les cœurs. En l'honneur de MM. les Chanoines Broquet et Favre les groupements musicaux du Collège exécutèrent leurs meilleurs morceaux. Les Rhétoriciens avaient pris les devants pour fêter leur professeur, et c'est à la Grotte que, la veille, ils se rendirent pour passer une joyeuse après-midi.

Le soir même de la saint Louis nous assistâmes à la projection du film « Notre Armée ». Présenté, avec beaucoup d'esprit et de cœur, par M. le Recteur, M. le colonel-brigadier Schwarz introduisit le film par une conférence documentée et instructive sur la nouvelle organisation de notre système de défense nationale. Les applaudissements qui accueillirent les paroles de M. le colonel-brigadier lui prouvèrent que les jeunes du Collège étaient prêts à défendre avec toute la force de leur esprit et de leurs bras la Patrie suisse.

Il restait à faire la traditionnelle promenade à la montagne. Elle eut lieu le lendemain par un temps splendide. On s'en donna à cœur joie autour du chalet des Giettes et sur les chemins de la Petite Dent. Les vivres furent abondants et la gaieté plus encore.

On s'achemine lentement, mais sûrement, vers la fin de l'année. Malgré les fatigues et la fièvre des examens on trouve le temps de fêter MM. les Chanoines Saudan et Jacomet dans l'attente d'un dernier match de foot-ball qui opposera, le 2 juillet, l'équipe du Collège aux détenteurs de la Coupe suisse, Lausanne-Sports.

Croyez-le ou ne le croyez pas, je pousse un soupir de soulagement en terminant cette dernière chronique et je souhaite à tous les professeurs et à mes camarades de saines et réconfortantes vacances.

André RAPPAZ, rhét.